



## VIOLENCES

À l'école,  
le poison du  
cyberharcèlement  
sexuel **PAGE 10**

## Sexisme : trop de collégiennes harcelées sur le Web

Les filles sont davantage insultées en ligne au sujet de leur apparence physique et font plus l'objet de rumeurs et de « sextos ».

CAROLINE BEYER  @BeyerCaroline

**VIOLENCES** « Revenge porn », « sexting », « slutshaming » (1). Des mots venus du monde anglo-saxon pour décrire ce harcèlement sexuel et sexiste qui sévit sur Internet, ce grand lieu de sociabilité des ados. Alors que le hashtag #balance-tonporc a marqué les esprits, la troisième journée nationale « Non au harcèlement », organisée ce 9 novembre par l'Éducation nationale, tournera largement autour du « cyberharcèlement ». Or sur la Toile comme dans la vie réelle, les filles en sont davantage victimes (2).

« Dans les cas de harcèlement sexiste et sexuel dont je suis saisie, 100 % des victimes sont des jeunes filles », explique Valérie Piau, avocate spécialisée en droit de l'éducation, qui voit se développer dangereusement le phénomène au collège. Sur la dizaine de cas qu'elle a traités cette année, une vidéo, diffusée dans tout l'établissement, d'une élève de sixième d'un « collège parisien chic » faisant une fellation à la suite d'un pari. « Ça fait froid dans le dos. Ces harceleurs de 12 ans n'ont aucune maturité sexuelle, mais ils ont accès à la pornographie sur Internet. Quand on leur explique qu'il est interdit de diffuser des photos ou des vidéos sans l'accord de l'intéressé, ils tombent des nues », raconte l'avocate, qui évoque à la fois une inconscience et une banalisation des actes

sexuels. Gestes déplacés, diffusion de photos dénudées, textos pornographiques... L'avocate conseille de garder des traces et rappelle que, depuis 2014, le harcèlement scolaire est puni par la loi. Peine encourue ? Six mois de prison et 7500 euros d'amende si l'auteur des faits est mineur. Avec circonstance aggravante en cas de cyberharcèlement.

Dans la vie réelle, les filles sont deux fois plus nombreuses que les garçons à être la cible d'insultes sur leur comportement sexuel ou amoureux : 22 % disent avoir été traitées de « salope » et de « pute », selon une étude menée dans des établissements scolaires et publiée en 2016 par le centre Hubertine Auclert. Cet observatoire francilien des violences faites aux femmes, qui a fait émerger en France le terme « cybersexisme », vient de lancer une plateforme sur le sujet. Selon la même étude, les filles sont de 1.5 à

deux fois plus touchées par ce cybersexisme (17 %) que les garçons. Elles sont davantage insultées en ligne au sujet de leur apparence physique. Elles reçoivent plus de « sextos ». Et elles font davantage l'objet de rumeurs...

### Mort sociale

Il y a vingt ans déjà, il y avait la fille réputée « facile » du collège. Les stéréotypes ont peu évolué. Mais la manière de les faire vivre est aujourd'hui plus codifiée et plus

violente. Sur les réseaux sociaux, « les filles doivent être sexy mais pas trop, tandis que les garçons doivent montrer leur virilité. Ils font moins l'objet d'injonctions et d'insultes, sauf lorsqu'ils sont soupçonnés d'homosexualité », résume Clémence Pajot, directrice du centre Hubertine Auclert. Parmi les adolescentes, 20 % disent avoir renoncé à une tenue vestimentaire, contre 6,9 % des garçons. Un diktat qui rappelle les joggings arborés par certaines jeunes filles dans les quartiers dits difficiles, pour effacer tout signe de féminité, donc toute suspicion de provocation. « Le cyberespace exacerbe les inégalités », estime Clémence Pajot. Dans ce monde virtuel, la violence continue ne laisse aucun répit aux victimes. « Face à cela, le monde adulte a souvent tendance à conseiller la déconnexion. Mais pour les adolescents, cela équivaut à une mort sociale », explique la directrice du centre Hubertine Auclert, avant de s'insurger : « Pourquoi les femmes devraient une fois de plus être exclues de l'espace public, sous prétexte qu'il est trop dangereux pour elles ? » ■

1) porno vengeur, textos pornographiques, honte aux salopes. 2) 21 % des filles déclarent avoir connu au moins une cyberviolence, contre 15 % des garçons, Depp, 2014